



Nombre de document(s) : **1**
Date de création : **4 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

L'exotisme de la banquise	
Le Figaro - 24 septembre 1999.....	2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales
sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*

CRITIQUES

JEAN ECHENOZ

L'exotisme de la banquise

Patrick GRAINVILLE

Comme souvent dans le roman contemporain, le résumé de l'intrigue donne une faible idée de l'affaire. Disons qu'il s'agit d'un roman d'aventures doublé d'un polar. Ferrer, le héros, en instance de divorce, est un assez beau gosse (on ne le vérifie qu'à la fin, mais on l'a deviné tout de suite). Galeriste, il fait dans le post-Duchamp, vend des lubies et des gadgets. Mais c'est la crise, les dettes. En filigrane du roman d'aventures, Jean Echenoz dresse un tableau cocasse du milieu de l'art. Fric et chiqué, bobards. Ferrer campe un quidam assez grandiose, côté femmes. Il excelle. Il ouvre le bec. Elles tombent. Laurence, Victoire, Bérangère, Sonia, Hélène. Les prénoms sont importants car assortis de portraits rapides et suggestifs. Identité bien épinglée. Or, une des réussites du roman tient à cette question de l'identité. Hélène, l'ultime amante, est difficile à définir par exemple... Mais Delahaye, le collaborateur direct de Ferrer, lui, trimalle une dégain impayable... Tout cela devrait nous inviter à la méfiance. Cette insistance sur les vêtements, visages... On ne sait jamais.

L'aventure démarre quand Delahaye, le comparse, informe Ferrer qu'un navire a fait naufrage sur la banquise

quarante ans plus tôt. Il transportait un lot d'oeuvres inestimables : de l'art boréal, paléobaleinier ! Masques, objets, bricoles ruineuses. Ferrer ne fait ni une ni deux, monte une expédition au pôle. On se dit : c'est Croc-Blanc qui recommence ! Moby Dick peut-être ou Paul-Emile Victor, à défaut... Mais on sait bien que ce n'est pas du tout le genre d'Echenoz. N'empêche, on s'embarque sur un brise-glace. Et c'est farci de détails techniques sur le navire, ses instruments et ses usages, le paysage, les brouillards déformants, le soleil démultiplié. Echenoz fait toujours montre d'une grande exactitude dans la peinture des objets. Cela n'entraîne chez lui aucun naturalisme, aucun déterminisme. Hommes et choses se juxtaposent, pointés, perçus, étiquetés sans horizon philosophique. C'est notre monde factice et matériel. Mais n'attendez aucune critique façon Baudrillard ou Debord. Le romancier décrit, regarde. A vous de commenter. Deux guides locaux amènent Ferrer à son trésor. Ils portent des noms délicieux. Je n'en donnerai qu'un : Napaseekaldak ! Ferrer, incorrigible, arrive à lever une vahiné des neiges, petite Inuit peut-être, de la famille d'Aputiarzuk ! L'exotisme polaire, ça existe...

Évidemment, l'aventure connaît quelques aspérités, déboires. Le polar change les cartes. Rien de très neuf dans les retournements et coups de théâtre. Sauf à la fin, tout de même. Une vraie surprise. Bien sûr, chez Jean Echenoz la manière prime la matière. Parodie du roman d'aventures et du polar dans la foulée ? Certes, mais déjouer les genres, démystifier, aujourd'hui, pas mal de gens font cela fort bien. Echenoz, par exemple, vous dégonfle la banquise, les chiens de traîneaux, les morses avec brio. Il a des métaphores triviales et rigolotes sur les icebergs. Refus du mythe et de l'épique. Mais ce qu'il fait de mieux est ailleurs et partout. Une manière d'imprégner la totalité du récit d'un raz-de-marée de charmes tous azimuts. Il vous emploie le présent à contre-courant. L'imparfait pour le présent. Il vous propose des futurs et des conditionnels hardis. Le romanesque chez lui n'est pas frontal mais se faufile à contre-pied. Des interventions d'auteur primesautières qui accélèrent le récit, sautent les transitions et vous jouent bien d'autres tours. Des apartés parasitaires, des remarques et des spéculations imprévues sur le dimanche des cormorans, les accidents coronariens, le sexe des morses, le vol des cigognes, le maniement du goupillon, les babyphones ou le calme des

centres spirituels qu'on ouvre dans les aéroports... En désamorçant systématiquement la mécanique du romanesque patenté, Echenoz invente de nouveaux climats. L'exotisme ne se rencontre plus sur la banquise mais découle de ce qui la dissout.

Par exemple : Ferrer ne pourrait être qu'un fantoche parodique manipulé

par un romancier ironique et démystificateur. On connaît la chanson. Mais par bonheur, c'est plus subtil. Ferrer devient un personnage attachant, fluide, fumiste. Volage, justement. Un acrobate assez gracieux. On aimerait bien vivre dans l'univers d'Echenoz où rien n'est écrasant ni fatal. Avez-vous remarqué

que c'est un monde où on ne croit pas, où on n'adhère pas à la mort, où le ton volatilise le tragique. Tout semble choisi selon une vision esthétique, une utopie en somme, un art qui exorcise l'horreur.

Illustration(s) :

Jean Echenoz : un art qui exorcise l'horreur.

(Photo Monier/Gamma.)

© 1999 Le Figaro ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19990924-LF-17143404LITTERAIRE - Date d'émission : 2010-01-04

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)